

Au fil du temps, un itinéraire psychanalytique

Voici un très beau livre. L'introduction d'Eva Brabant nous montre que Judith Dupont s'inscrit dans la lignée férenczienne de la psychanalyse. Contrairement à Jones traitant Ferenczi de fou, Judith Dupont et Eva Brabant soulignent que les souffrances des patients ne peuvent être attribuées exclusivement aux désirs refoulés de l'enfance mais qu'il faut prendre en compte ce que les autres lui ont fait. Il ne s'agit pas de choisir entre l'Œdipe et le Trauma mais d'envisager les deux entremêlés. La vie de Judith Dupont la montre baignant dans la psychanalyse dès sa naissance (sa grand-mère maternelle et sa tante étant psychanalystes) et participant dès les années 60 à la réhabilitation de la vie et de l'œuvre de Ferenczi par ses travaux et ses traductions des textes et de la correspondance, en lien avec M. Balint, N. Abraham et Maria Torok. Un bref avant-propos de Judith montre le caractère primesautier qu'elle conserve malgré l'âge.

Un chapitre d'itinéraire et de réflexions analytiques nous la montre soucieuse avant tout des relations humaines. Elle évoque l'histoire complexe des deux branches de sa famille juive. Sa grand-mère maternelle Vilma a été une des premières analystes femme auprès de Ferenczi.

Sa tante maternelle Alice allait devenir analyste et la première épouse de Michaël Balint, morte prématurément d'une affection cardiaque. Sa mère s'est destinée elle au dessin et à la peinture depuis l'enfance et a eu tôt du succès en particulier comme portraitiste. Tout le monde, y compris la clinique psychanalytique, étaient dans l'immeuble construit par F. Kovacs, second mari de Vilma. Judith y a passé ses années d'enfance auprès de son cousin germain John Balint. Elle a également été liée d'amitié avec une des filles de Imre Hermann jusqu'à la mort de cette dernière. Son enfance a été assombrie par deux circonstances : dès sa première année, sa mère partait peindre plusieurs mois à l'étranger et ce sont ses grands-parents et le personnel de maison qui s'occupaient d'elle ; elle a été victime d'une colibacillose sévère jusqu'à ce que les sulfamides l'en délivrent. Judith raconte aussi le chagrin de tous, le jour de la mort de Ferenczi, où elle a aussi perdu son petit chien. Elle jouait dans un coin avec son cousin J. Balint, né comme elle en 1925.

Lorsque les Nazis envahirent l'Autriche en 1937, les familles Balint et Dormandi - nom du père de Judith, écrivain et propriétaire des éditions Panthéon - décidèrent d'émigrer car l'ennemi était trop proche de la Hongrie. Les Balint partirent en Angleterre et la famille de Judith à Paris. Suit le récit pudique de l'Occupation et des risques courus. Le père de Judith a travaillé avec Vercors aux Editions de Minuit clandestines.

A la fin de la guerre, Judith qui prépare le bac décide qu'elle deviendra psychanalyste. Elle entreprend des études de médecine mais doit s'arrêter deux ans pour une primo-infection. Un voyage en Hongrie en 47 est l'occasion de constater les destructions, les disparitions mais de retrouver aussi de vieux amis ayant survécu. Elle passe un Noël à Londres auprès de Balint et assiste à une séance de la *British Psychoanalytical Association* (BPA). Sa famille étant en difficulté financière, elle doit travailler pour payer ses études. Elle rencontre Jacques Dupont qui est dans la même situation et tient une petite imprimerie où il l'embauche, ils ne tardent pas à se marier. Elle évoque ses stages de médecine, celui de psychiatrie à *Sainte-Anne* lui ayant laissé un malaise tandis que celui à la Fondation Vallée s'est terminé après que Jacques et elle aient accueilli un journaliste qui dénonça dans *Samedi Soir* les conditions faites aux hospitalisées. Son parcours pour entamer sa formation analytique la conduit chez Daniel Lagache. Elle lui dit que son seul problème était de ne pas être enceinte après deux ans de mariage et elle accouchera de sa fille neuf mois plus tard. Elle a peu de souvenirs de son analyse mais elle s'est trouvée libérée de sa timidité paralysante. Elle

évoque ses supervisions avec J. Favez-Boutonier, F. Dolto et G. Favez. Elle travaille auprès de Jenny Aubry, puis une dizaine d'années au *Centre de Guidance* de l'Aisne. Elle travaille aussi à Saint Maximin dans un établissement pour caractériels surdoués et à l'*Ecole des parents* avec Berge.

Elle rejoint le *Centre Etienne Marcel*. C'est dans ce contexte qu'elle va donner naissance à la revue du *Coq Héron*, d'abord ronéotée par Jacques Dupont, puis imprimée. Une équipe de traduction en nombreuses langues va permettre de donner aux lecteurs français l'accès à de nombreux travaux psychanalytiques étrangers. La revue a dépassé son 220e numéro avec un comité de rédaction comportant des analystes d'écoles différentes et la règle qu'il suffit qu'un article soit soutenu par un de ses membres pour être accepté, les opposants ayant la possibilité de le faire précéder ou suivre de leurs commentaires. Son activité privée de psychanalyste se développe. Une importante section sur « psychanalyser », parlée à Bruxelles à l'invitation de Francis Martens doit être lue et méditée. Elle va déployer sa vie durant une intense activité de traductrice du hongrois, de l'allemand et de l'anglais avec des incursions dans d'autres langues.

Le chapitre 2 est consacré à Ferenczi. Judith Dupont reprend Granoff écrivant que Freud avait inventé la psychanalyse et que Ferenczi avait fait de la psychanalyse, introduisant un mode relationnel et un niveau d'écoute qui ont pour soubassement théorique relation d'objet, contre-transfert et régression mais ne se définissent pas par la théorie. Son œuvre s'est prolongée avec M. Balint, L. Shengold, Winnicott, Nicolas Abraham et Maria Torok.

Le chapitre 3 est consacré à Balint, homme de grandes dimensions physiques, intellectuelles et morales. Balint et sa femme Alice, après des études scientifiques, ont commencé leur analyse à Berlin près De Sachs, mais sont revenus la terminer à Budapest près de Ferenczi. Ils ont travaillé comme analystes à Budapest de 1925 à 1939. Balint a travaillé en étroite collaboration avec Ferenczi et écrit en commun avec sa femme Alice. Il était l'héritier littéraire de Ferenczi, tâche qu'il a transmise à Judith Dupont.

Le chapitre 4 est fait d'écrits divers. Un hommage à Paul Roazen traite « de la curiosité infantile à la science ». Il rappelle la source de la curiosité dans l'intérêt des enfants pour la vie intime des parents. Il montre le lien particulier entre la découverte de la psychanalyse et son développement avec la vie de son créateur et de ses continuateurs. D'une manière générale, on s'intéresse à la vie des hommes qui apparaissent grands dans quelque domaine que ce soit. Un texte sur l'amour note que Freud estimait qu'il y avait autant de réponses que de couples. Ernst Freud a sélectionné les lettres de son père à sa mère livrées à la publication mais Martha avait fait disparaître ses propres lettres. Même s'il s'intéressait à la participation intellectuelle de sa future femme, Freud était resté tributaire de la conception traditionaliste de la féminité et, même dans son article le plus avancé, en 1931, il affirme la castration féminine comme une réalité. Judith Dupont reprend la déconstruction de l'envie du pénis dans l'œuvre de Maria Torok.

Un dernier chapitre de « Notes brèves » commence par le problème de « l'enfant modèle », sage comme une image, qui aura les plus grandes difficultés à devenir un adulte ouvert, créatif et aimant. Judith Dupont montre que les effets de la cure analytique ne sont pas évaluables de manière mécanique. Elle souligne l'importance des transgressions fécondes. Pour le progrès des savoirs et des pratiques. Judith Dupont nous offre de brefs croquis cliniques que chaque lecteur doit déguster. Elle a confiance dans l'avenir de la psychanalyse tout en expliquant que c'est une science plus vulnérable par sa nature car elle ne peut pas produire dans son domaine de preuves tangibles, indiscutables et reproductibles. Elle termine en opposant les hagiographes et les iconoclastes des grands hommes. Elle estime que ce sont les hagiographes qui sont les plus dangereux car leurs excès et leurs mensonges sont découverts et risquent de décrédibiliser une œuvre de valeur. L'iconoclastie injustifiée ne tient qu'un certain temps et dans certains milieux de sorte que la valeur d'une œuvre se trouve réévaluée plus justement.

Je terminerai en donnant la parole à l'ami Heitor de Macedo : « Judith Dupont est une actrice fondamentale dans l'histoire de la psychanalyse, entre autres, par la ténacité avec laquelle elle a fait reconnaître l'importance de la pensée de Sandor Ferenczi et Michael Balint. Rarement la lecture d'un livre de psychanalyse présente d'une façon si simple, directe et émouvante cette intrication entre la vie vivante et le métier de psychanalyste : réussir sa vie pour aider les autres à vivre la leur ».